

Le Monde

"Hadewijch" : du couvent à l'attentat terroriste, le parcours mystique d'une jeune fille



Hadewijch d'Anvers est un pseudonyme emblématique. Elles sont deux à avoir endossé ce nom de plume, deux béguines flamandes du XIII^e siècle qui cosignèrent sous ce nom leurs *Poèmes spirituels*. Elles incarnent un mysticisme nordique, qui se concentre sur la pensée et la contemplation, sans s'exprimer par des fièvres équivoques. Contrairement à celles de Catherine de Sienne (ravisements et lévitations), de Catherine de Gènes (convulsions), de Catherine de Pazzi (saignantes), ou encore à celles de Thérèse d'Avila (baroques, jouissives), les extases d'Hadewijch sont de l'ordre de la douceur, plus que de l'hystérie.

Outre son origine (Bruno Dumont est un homme du Nord), c'est sans doute cette faculté de vivre son amour dans l'ascèse qui a conduit l'auteur de *La Vie de Jésus* (1997) et de *L'Humanité* (1999) à choisir Hadewijch comme symptôme d'une incarnation de l'illumination. "Je ne suis pas chrétien. J'ai une haine du religieux, du clérical", dit le cinéaste dans un livre d'entretiens (éd. Dis voir, 2001). **Ce qui captive ce philosophe de formation, c'est la profondeur métaphysique du cinéma, le sacré chez l'homme. Hadewijch l'intéresse en ce qu'elle exprime, de façon radieuse, le désir d'aimer et d'être aimée. Transposé à notre époque, le film suit les errances d'une jeune fille d'aujourd'hui, perdue, insoumise, avide d'absolu.** Etudiante en théologie, novice dans un couvent, elle prie le Christ, son "bien aimé", et choque les religieuses par sa détermination à se mortifier (peu vêtue en plein froid, abstinence alimentaire). Inapte à la vie monacale aux yeux de l'Eglise (pour laquelle les extatiques ont toujours été suspectes de développer une sexualité indirecte), coupable pour les soeurs de refuser la règle, de se détacher du monde au profit d'un "amour de soi", elle est renvoyée.

Du péché au rachat

Voilà donc Hadewijch redevenue Céline et replongée dans ce qu'elle rejette : l'appartement aux lambris de l'île de la Cité à Paris, un père diplomate, une mère évaporée, parents auprès desquels elle n'existe pas. Céline est "amoureuse de Dieu". Elle a "besoin d'être avec lui", elle en parle comme d'un homme, avec les mots de l'amour courtois. Elle se couche nue avec son chien qu'elle enlace. *Hadewijch* est l'histoire d'un désir détourné dans la privation, d'un rêve de fusion charnelle si intense qu'il est canalisé sur l'amour d'un Christ impalpable. Céline veut rester vierge mais son corps lui "fait mal". D'où sa hantise d'être soumise au regard des garçons. Le regard est crucial ici. Un Arabe vole le scooter d'un bourgeois qui l'"avait (mal) regardé". Céline "n'a pas froid aux yeux". Elle se lie avec ce jeune banlieusard arabe, repousse ses avances, accepte de rencontrer son frère qui anime un groupe de réflexion sur l'islam.

Convaincue par le prosélyte que "si l'on a la foi, il faut agir", elle se laisse embrigader dans un groupe terroriste. "Je suis prête", lâche-t-elle alors, comme si elle prononçait ses vœux. Le périple de Céline passe par ce dévoiement intégriste de la religion, qu'elle renie après un attentat. Ce reniement intervient par une discussion, centrale chez Dumont, sur le visible et l'invisible. Par une prière dans une église, et ces pleurs qu'elle verse volontiers - telles des stations sur un chemin de croix -, en particulier en voyant les victimes d'une bombe au Moyen-Orient.

La fin d'*Hadewijch* rappelle que Bruno Dumont n'est pas homme à livrer les clés de ses films. Ce qui paraît logique ici, en référence à ce qui anime l'héroïne, c'est que le massacre des innocents la ramène à son désir originel. Le corps du Christ manque à la chaste Céline, mais aussi invisible soit-il, il est partout. Chez David, ce détenu que l'on a relâché de prison pour restaurer le toit du cloître, et qu'elle avait perçu comme une possible incarnation de Dieu lors d'une pluie diluvienne, cette eau qui purifie. Image de rédemption, ce voyou sera le corps qu'elle attendait quand elle tente de se noyer et qu'il la sort de la rivière, la serre contre lui.

Dans la droite ligne de son film précédent, *Flandres*, Dumont suggère la faculté à rebondir du péché au rachat, l'étreinte comme un rêve d'union. La mystique, pour Dumont, est une façon de "passer par les apparences du réel pour accéder à une autre dimension". Passer par la chute des corps pour faire apparaître l'âme. En ce sens, *Hadewijch* est un film rossellinien.